

Prédication sur Luc 12, 13-21

Devenir riche en Dieu ?

par Isabelle Blaes

Qo 1,2 et 2,21-25

Jc 1,2-12

Lc 12,13-21

« Le travail c'est la santé ; rien faire c'est la conserver. Les prisonniers du boulot font pas de vieux os. » Henri Salvador, 1965

En mars 2022, une étude recensait 2,5 millions de salariés français en burn-out, soit presque 10 % de la population active. C'est énorme et ce qui est encore plus énorme, c'est que c'est presque autant que le nombre de personnes au chômage, qui, elles, cherchent du travail et n'en trouvent pas. Nous sommes donc dans une société à deux vitesses, dans laquelle certaines personnes travaillent trop et voudraient moins travailler, et d'autres personnes ne travaillent pas et voudraient travailler. Dans ces conditions, on se dit qu'il serait bon de réfléchir à un meilleur partage du travail. Peut-être. En tout cas, ce n'est pas en ces termes que Jésus nous invite à réfléchir au travail et à la richesse.

Tout au contraire, Jésus, interpellé sur une question d'héritage, refuse catégoriquement d'intervenir sur la question du partage. « Qui m'a établi juge et partageur ? » demande-t-il à l'homme qui l'interpelle ? En demandant cela, il fait référence à une interrogation qui se trouve dans la bouche d'un Hébreu en Égypte lorsque Moïse, habitant encore au palais, se trouve devant deux Hébreux qui se disputent. Il tente de les calmer mais l'un d'eux s'exclame : « Qui t'a établi juge et chef sur nous ? » Les Hébreux ne reconnaissent pas l'autorité de Moïse à ce moment-là, il ne le reconnaisse ni chef, ni juge, tant que Dieu ne s'est pas fait connaître à Moïse et que celui-ci peut affirmer avec confiance qu'il est envoyé par Dieu. Jésus, a contrario, est reconnu dans le pays comme un enseignant, un maître. Il est donc d'emblée accepté comme capable de juger ou d'arbitrer les histoires entre les hommes. Mais Jésus refuse cette autorité-ci qui lui est conférée par les hommes. Il refuse d'être juge entre les humains à propos des biens de ce monde. Il refuse d'être considéré comme un partageur. Car qui dit partage, dit division. Jésus n'est pas le diviseur. Jésus est son opposé. Il est venu pour dire l'unité des humains en Dieu, il a donné sa vie pour que nous comprenions que nous sommes tous aimés par Dieu tels que nous sommes, et quelle que soit notre condition, Juif, non Juif, homme ou femme, enfant ou adulte. Il n'est donc pas question qu'il se mêle d'histoires de partage.

Immédiatement après son refus de se mêler du partage, après son refus de traiter de questions liées à la justice des humains, Jésus interpelle l'homme sur la question de la cupidité. « Veillez à vous garder de toute cupidité car ce n'est pas dans la surabondance des biens qu'est la vie. » Celui qui réclame justice est immédiatement mis en garde sur les intentions qui sous-tendent son appel à la justice. Et pour illustrer son exhortation, Jésus raconte une parabole.

C'est l'histoire d'un homme déjà riche dont le champ rapporte une nouvelle fois beaucoup. Il se désole de ne pouvoir tout engranger dans ce qu'il a déjà. Il souhaite donc démolir les bâtiments qu'il possède pour pouvoir agrandir ses réserves et garder tout. Puis il pourra se reposer et profiter de la vie, comme on dit. Mais Dieu, au moment même où l'homme émet ce souhait, lui redemande sa vie et l'interroge sur le sens de cette accumulation de richesse.

L'homme, certainement, connaissait le passage de Qohélet que nous avons lu aujourd'hui : « Il n'y a rien de bon pour l'être humain si ce n'est de manger, de boire et de voir le bonheur dans son travail. » Cet homme, après avoir bien travaillé, se dit qu'il peut manger, boire et se reposer. C'est qu'il a mal compris le passage. Qohélet ne dit pas que le bonheur est dans le manger, le boire et se reposer. Il ne dit pas que nous verrons le bonheur dans les fruits de notre travail. Il dit que le bonheur est dans le manger, le boire, et dans le travail, dans le fait de travailler, de faire un effort. Ce n'est pas des résultats du travail que l'on doit se réjouir, des fruits qu'il produit, mais du travail lui-même. Pourquoi ? Parce que, d'une part, les bénéfices de notre travail iront à des héritiers dont on ne sait pas grand-chose. D'autre part, si nous passons tout notre temps de travail à nous lamenter sur celui-ci ou à nous préoccuper de ce qu'il produira, notre cœur est sans repos. Notre vie n'est que douleur. Si notre vie n'est que douleur, où se trouve le bonheur ? Dans un autre travail ? Peut-être, mais ce n'est pas certain. Car il est possible que, une fois dans cet autre travail, nous ayons exactement la même attitude de préoccupations constantes et de soucis du lendemain.

Qohélet nous invite à dépasser ces préoccupations et à nous réjouir dans chaque instant de la vie, aussi bien lors de plaisirs simples, comme le manger et le boire, que lors des moments qui nous demandent un effort, un véritable effort. Voir même, il nous invite à nous réjouir dans les moments de peine, de troubles ou d'épreuves. Car en hébreu le mot traduit par « travail » signifie également peine ou trouble. Or, nous le dit Jacques dans son épître, c'est dans les moments d'épreuve que notre foi est testée, c'est dans les moments d'épreuve que l'on peut constater si, oui ou non, nous savons faire confiance au Seigneur pour avancer. Si nous savons traverser ces moments de troubles ou de profonds désespoirs en ne désespérant pas du Seigneur, alors nous serons plus forts que jamais. Et nous trouverons le vrai bonheur.

Jacques va même plus loin et nous appelle même à nous réjouir de nos épreuves car elles deviennent le moment de constater si, oui ou non, nous sommes vraiment croyants en un Dieu vivant qui est capable de nous relever. C'est placer la barre très haut. C'est la raison pour laquelle Qohélet affirme qu'il a vu que le bonheur dans le travail, cela vient de Dieu, car nous sommes bien incapables de transformer tous seuls nos épreuves en joie.

Croire que nous pouvons nous suffire à nous-mêmes, voilà la source du malheur. En effet, le jour où l'homme riche de sa vie se dit qu'il va enfin pouvoir se reposer en conservant tout en lui et avec lui, son âme lui est redemandée et il meurt. Le jour où il décide de se replier sur lui-même, de profiter seul de son bonheur, Dieu lui demande des comptes. « Ainsi en est-il de celui qui amasse des trésors pour lui-même et qui ne devient

pas riche en Dieu », nous dit Jésus. Ainsi, ce n'est ni dans l'argent, ni dans l'accumulation de biens, ni dans l'oisiveté, ni dans la satisfaction de moi-même que je vais trouver le bonheur. Le bonheur, je vais le trouver en devenant riche en Dieu.

Riche en Dieu ? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Premièrement cela signifie que nous sortons de nous-mêmes, nous sortons de notre croyance que nous pouvons vivre de manière auto-suffisante. En voulant arrêter de faire des efforts, de vivre avec les autres tels qu'ils sont, en voulant arrêter de partager mes richesses intérieures et extérieures, je veux vivre en auto-suffisance. Jésus nous rappelle que cette attitude est un drame. Sans partage sincère, sans amitié, sans humilité dans la richesse, sans vie de prière, sans obstacles à son désir, l'humain court au désastre car il vit dans l'absurde. Il va alors s'écrier comme Qohélet : « Futilité des futilités, tout n'est que futilité ! » Ce qui peut le conduire, au pire du pire, jusqu'au suicide devant un non-sens absolu du monde.

Si j'accepte la parole de Jésus pour moi-même, si j'accepte de vouloir devenir riche en Dieu, cela me demande de m'interroger sur qui ou quoi est Dieu. Dieu se nomme lui-même ainsi auprès de Moïse : « Je suis » ou « Je serai ». On ne sait pas si c'est « Je suis » ou « Je serai » car le verbe est en hébreu à l'inaccompli. Dieu se définit par « Être » à l'inaccompli. On peut donc dire qu'Il est Être, mais en devenir ou Être, mais en puissance. Il n'est donc pas saisissable. Il n'est pas limité, ni dans le temps ni dans l'espace. Déjà là, Il n'est déjà plus Celui que l'on croit. Il est éternel et en même temps, Il est vivant.

Jésus nous invite à devenir riche de cette expérience : ne pas se focaliser sur l'avoir, mais sur l'être. Or travailler à être, c'est l'opposé de réfléchir à l'avoir. Pourquoi ? Parce que le souci de l'avoir se rapporte toujours à ce qui n'est pas. Vouloir ceci ou cela, c'est se projeter dans ce qui n'existe pas pour soi. Alors que le travail sur l'être se rapporte à ce qui est, mais pour l'instant, seulement en devenir, ou alors caché. Travailler à être riche en Dieu, c'est travailler à devenir plus vrai, à s'ouvrir à notre être profond, à être prêt à être transformé par Dieu. Jésus nous invite à sortir de nos champs de la vie terrestre, bien définis, bien cadrés, nos champs familiaux, sociaux, paroissiaux, professionnels que nous labourons patiemment et qui rapportent du fruit. Il nous appelle à être plus grand que cela et même plus grand que le monde : voir plus grand que lui, plus beau que lui, avec plus d'amour que lui. Il nous demande de nous décentrer pour travailler à une richesse d'être qui nous projette ailleurs, en Dieu, dans la vie éternelle, qui est déjà là et pas encore totalement.

Prions avec le psalmiste à ce sujet (Psaume 139) :

Examine-moi, ô Dieu, et connais mon cœur,
mets-moi à l'épreuve et connais mes pensées !

Regarde si je suis sur une mauvaise voie
et conduis-moi sur les chemins de l'éternité !

Amen